



## STYLE

# Toutes les facettes de la mode américaine

De Calvin Klein à Tory Burch, les défilés de New York du printemps-été 2026 consacrent le chic, cool ou minimaliste, « made in USA ».

**Matthieu Morge Zucconi**  
Envoyé spécial à New York

Ces derniers temps, on n'a jamais autant parlé de la mode américaine. La faute, sans doute, aux nouvelles personnalités de la pop culture que sont Taylor Swift et Travis Kelce, dont les photos des fiançailles ont fait le tour du monde, et Sydney Sweeney, sous le feu des projecteurs depuis sa campagne controversée pour la marque de jeans American Eagle... Ajoutez à ça le changement de direction à la tête du *Vogue US* et le succès phénoménal du monument de la mode et de l'American Dream, Ralph Lauren. On espérait une Fashion Week de New York plus excitante que cette saison tiède...

Tout avait pourtant bien commencé, avec le roi de New York, Ralph Lauren (à lire dans nos éditions de demain), puis le show très attendu de Veronica Leoni chez Calvin Klein. L'Italienne présente sa deuxième collection pour la marque devenue emblème du minimalisme à l'américaine. Et semble avoir décidé de s'attaquer à l'un des codes maison les plus évidents, monument de la pop culture : le fameux élastique des sous-vêtements « CK ». Elle en fait une robe en sorte de tweed d'élastiques, les appose sur une paire de leggings blancs, sur la visière d'une paire de lunettes de sport ou sur la bande d'un short de pyjama rayé porté

par un garçon à la chemise et cravate ton sur ton. Le reste emprunte au répertoire de Calvin Klein (robes tabliers, modèles trois trous comme faites de papier froissé, *tailoring* précis), joue plus sur l'austérité que sur le sexy. Puis Leoni s'éparpille, comme avec ces sortes de shorts aux faux airs de couche-culotte à imprimés fleurs. Encourageants, les looks homme jouent la sobriété (chemises et chinos ton sur ton aux volumes généreux, *matching sets* veste de travail-pantalon, surchemises à l'esprit militaire)... Affaire à suivre.

Le lendemain, Veronica Leoni est au premier rang du défilé Khaite. Cate Holstein, la fondatrice, a fait de sa marque créée en 2016 une référence de la mode new-yorkaise contemporaine - les influences, notamment, ne jurent que par ses créations *quiet luxury*. Elles sont d'ailleurs nombreuses au premier rang, côtoyant des célébrités comme l'actrice Aubrey Plaza ou le mannequin Rosie Huntington-Whiteley. Bref, les astres semblent alignés pour l'Américaine... Qui se rate en beauté. Elle emprunte maladroitement à Anthony Vaccarello chez Saint Laurent (la scénographie un peu dramatique, les lunettes noires, une certaine attitude, les hauts flous à épaulettes) et à Simone Bellotti chez Bally (les associations de couleurs, les jeux de volume), joue un répertoire connu qui n'est pas le sien. Ce qui a fait le succès de Khaite, c'est sa simplicité sophistiquée - il y a d'ailleurs dans

la collection quelques jolis cuirs, des jeans simples qui font mouche, malheureusement noyés dans cette tentative ratée de démonstration de force. Pourquoi faire compliqué quand on sait faire simple ?

Simplicité aussi, chez COS. La marque suédoise de prêt-à-porter accessible (propriété du groupe H&M) se prête depuis quelques saisons déjà au jeu du défilé. Elle le fait à New York, car la Fashion Week de Stockholm reste trop confidentielle, et surtout parce que les affaires de la marque se portent très bien aux États-Unis. Cette collection respire l'air du temps. Pour l'homme, des manteaux longs croisés impeccables, des costumes boxy bien taillés (à un prix défiant toute concurrence), des surchemises militaires portées rentrées dans un chino assorti (un look qui, décidément, a fait des émules sur les podiums new-yorkais)... Bref, un look minimaliste très scandinave qui fait mouche et incite à pousser les portes des (nombreuses) boutiques COS. Pour la femme, l'allure joue le même répertoire, mais un peu trop monacal (grands pulls col V portés sur jupe assortie, capes enveloppant les épaules).

Depuis une bonne dizaine d'années, Tory Burch s'est affirmée parmi les grands noms de la Fashion Week de New York. Sa marque, fondée en 2004, est une valeur sûre d'un calendrier qui manque cruellement de têtes d'affiche. Logiquement, son défilé, lundi soir à Brooklyn, attire son





lot de célébrités - Jessica Alba, Emma Roberts... Sur le podium, Burch s'approprie des codes preppy (polos en maille, jupes sous le genou) et plus féminins (ensembles jupe-débardeur froissés). Les beaux blazers à la carrure marquée sont portés avec des jupes fluides, les vestes Nerhu évoquent le souvenir de Giorgio Armani, les chemises en laine d'un chic fou se passent sous une sorte de ciré jaune

très joli. « J'avais envie de travailler sur les matières, raconte-t-elle. Mais aussi de jouer avec les contrastes, les approximations, la tension entre les différents univers, le tout de manière très féminine. J'aime, comme toujours, jouer avec les codes du sportswear américain, car je suis fière d'être une créatrice américaine - aujourd'hui, le monde en général s'inspire par ce que nous

avons à offrir. Mais j'aime m'inspirer de femmes du monde entier. » Si le résultat est efficace, on aimerait voir Tory Burch aller plus loin encore, pousser le curseur, pour vraiment marquer les esprits. ■



Tory Burch



SDP, SIDORE MONTAG/GORUNWAY.COM

